Réflexion d’un expatrié et témoignages

- Nouvelle pageEssai expériencio-philosophique
- Doucement mais sûrement : s’installer et réussir au Paraguay
- S’expatrier au Paraguay : entre illusions, erreurs et transformation intérieure
- Le passeport intérieur ou le complexe de supériorité de l'expat

Nouvelle pageEssai expériencio-philosophique

Essai expériencio-philosophique sur Le Paraguay — Le calme au cœur de l’Amérique ou la lenteur devient essentielle

Il ne s'agit pas ici de créer une polémique, mais plutôt de partager une réflexion personnelle nourrie par l'observation, dans un esprit d'échange respectueux et bienveillant.

Il existe de nombreuses manières d’aborder le monde et le Paraguay, et parmi elles, deux grandes sensibilités se distinguent souvent : l’esprit scientifico-mathématique et l’esprit philosophico-spirituel. L’un cherche la logique, les données, les structures mesurables ; l’autre s’oriente vers le sens, la profondeur, l’intuition et l’harmonie intérieure.
Et lorsque ces deux types d’esprits découvrent le Paraguay, ils y vivent des expériences profondément différentes… mais également complémentaires.
Les profils scientifiques, cartésiens ou stratégiques, peuvent parfois être déroutés. Ici, les choses ne se déroulent pas toujours "selon le plan", les systèmes ne sont pas linéaires, et les délais rarement fixes. Le temps semble s’étirer, les structures sont souples, les réponses parfois floues. Cela peut sembler imprécis ou inefficace… jusqu’au moment où l’on découvre que la flexibilité fait partie intégrante de l’équilibre local.
À l’inverse, ceux qui portent un regard plus philosophique ou spirituel trouvent souvent dans ce pays un terrain d’écoute, de contemplation et de transformation intérieure. Le rapport au temps, à la terre, à la communauté, invite à ralentir, à ressentir, à s’interroger autrement. La sagesse populaire, le lien à la nature, la simplicité des échanges touchent quelque chose d’essentiel : un retour à soi, un retour à l’essentiel.
Mais le plus beau, c’est peut-être que chaque vision peut nourrir l’autre. L’esprit rationnel apprend ici à lâcher prise, à accueillir l’imprévu comme une voie d’adaptation. L’esprit intuitif, lui, peut se confronter à la réalité concrète des choix, des chiffres, des décisions à poser.
Au Paraguay, il n’y a pas de modèle unique de réussite ou d’épanouissement. Chacun vient y chercher ce dont il a besoin, et chacun y trouve ce qu’il ne cherchait pas forcément, mais qui l’aide à grandir.
Et c’est peut-être cela, la plus belle richesse de ce pays discret : il parle à chacun dans sa propre langue intérieure.

Vivre au Paraguay, ce n’est pas simplement changer de pays, c’est changer de rythme. Ici, le temps semble s’être assis à l’ombre d’un manguier, une tereré à la main, refusant poliment la frénésie du monde moderne. L’efficacité, la vitesse, l’ambition verticale ? Elles existent, sans doute, mais elles n’ont pas le dernier mot. Le Paraguay enseigne autre chose : la patience, la simplicité, l’endurance douce.

Philosophiquement, ce pays m’a appris ce que les Stoïciens appelaient l’acceptation du réel. Rien n’y fonctionne tout à fait comme prévu — ni l’administration, ni la météo, ni même les routes. Mais c’est justement là que naît une forme de sagesse : dans cette capacité à ne pas s’irriter de ce qui échappe, à faire de l’imperfection une habitude paisible. Le Paraguay ne promet rien. Et c’est peut-être là sa plus grande promesse.

Il y a encore quelques décennies, le Paraguay attirait surtout les insoumis, les marginaux, les aventuriers ou les grands voyageurs. Ceux qui y venaient n’étaient pas forcément en quête de confort ou d’image, mais plutôt d’espace, de liberté et de tranquillité. Avant l’arrivée massive des YouTube et des réseaux sociaux, beaucoup confondaient d’ailleurs le Paraguay avec l’Uruguay… c’était dire à quel point ce pays restait discret.

Aujourd’hui, les choses changent. Les "plans B" et les "optimisateurs" arrivent en nombre, avec leurs doutes, leurs projections, leurs certitudes parfois. Les articles se multiplient, les vidéos aussi. On analyse, on compare, on évalue : “Le Paraguay est-il un bon choix ?” Certains y voient un refuge, d’autres une opportunité, et beaucoup cherchent à se rassurer avant de franchir le pas de l’expatriation.

Inévitablement, les discours se croisent : il y a ceux qui veulent vendre du rêve, ceux qui proposent un accompagnement complet – papiers, immobilier, intégration et ceux qui veulent juste partager leur expérience sincère. Entre espoirs et questionnements, le Paraguay devient un miroir des attentes de chacun.

Mais ce que beaucoup découvrent en arrivant, c’est que le pays demande une réelle capacité d’adaptation. Rien n’y est tout à fait simple ni instantané. Le mode de vie, les démarches, le rapport au temps… tout invite à lâcher prise, à revoir ses repères. Et si cette transformation intérieure était justement ce que le Paraguay offre de plus précieux ?

S’installer au Paraguay avant 40 ans est peut-être difficile à envisager pour certains. Ce pays, si paisible et lent dans son rythme, semble appeler ceux qui ont déjà traversé les grandes vagues de la vie, ceux qui ont dépassé l’étape de l’agitation permanente pour entrer dans un temps plus serein, plus intérieur. C’est un lieu qui correspond merveilleusement à ceux en quête de retour au calme, d’un ancrage simple et authentique.

Comme partout, s’expatrier implique de rencontrer une mentalité différente, avec ses beautés et ses complexités. Le Paraguay n’échappe pas à certaines réalités humaines universelles : il peut arriver que des personnes – locales ou expatriées – cherchent à profiter de la vulnérabilité des nouveaux arrivants, en surfacturant ou en proposant des biens de qualité douteuse. Mais ce phénomène existe aussi dans de nombreux pays, y compris ceux que beaucoup quittent aujourd’hui. C’est souvent une conséquence de sociétés en mutation, où les valeurs évoluent rapidement.

Cependant, il serait injuste de réduire le Paraguay à cela. Car ceux qui prennent le temps de découvrir le pays en profondeur y rencontrent une population chaleureuse, accueillante et profondément connectée à la terre. Il subsiste ici une culture de l’entraide, de la famille, du partage, une forme de sagesse paysanne que l’on ne retrouve plus aussi facilement dans beaucoup de sociétés occidentales. Cette sagesse n’est peut-être pas académique, mais elle est vivante, enracinée et profondément humaine.

Certains Européens peuvent être surpris par ce qu'ils perçoivent comme un manque de culture générale ou de connaissances formelles. Mais ce serait passer à côté de l'essentiel : la culture de l'accueil, du respect ,du Contact naturel , et de la simplicité des liens humains. Pour ma part, je considère que c'est l'une des plus belles formes de connaissance, car elle ouvre à l'autre avec le cœur avant tout.

Le Paraguay demande un véritable temps d'adaptation, en particulier pour celles et ceux qui vivent leur première expérience d'expatriation. Il est important de prévoir au moins une année d'observation, sans précipitation.
L'idéal est de louer une maison, même simple, sans chercher la perfection, mais un lieu suffisamment confortable pour vivre et observer le pays en profondeur.

(Il est vivement recommandé de ne rien acheter immédiatement, sauf éventuellement un véhicule – qui, à lui seul, vous offrira déjà une bonne immersion dans les réalités concrètes du pays, à travers l'expérience de l'achat, de l'entretien, et des démarches locales.)

Les profils qui arrivent sont variés. Certains citadins se tournent naturellement vers Asunción, souvent perçue comme le seul repère urbain pleinement développé. D'autres préfèrent des zones plus rurales, qui peuvent être perçues – à tort – comme "arriérées", mais qui recèlent en réalité un profond potentiel humain et naturel.

Il y a aussi ces âmes idéalistes qui rêvent de fermes en autonomie, de communautés résilientes, parfois inspirées par les expériences mennonites ou village communauté– et cela peut effectivement être réalisable au Paraguay, à condition d'une bonne préparation et d'un ancrage solide.

Enfin, certains expatriés, motivés ou anxieux, souhaitent acheter tout de suite, persuadés que les prix vont augmenter. Mais encore une fois, la patience est une clé essentielle ici. L'observation, la compréhension du contexte local, la rencontre avec les habitants et l'étude du territoire sont des étapes incontournables.

Il faut disposer d'un capital de temps et d'argent, de patience et d'écoute, pour évaluer correctement où s'installer, dans quelles conditions, et avec quel projet. Étudier le marché local, comprendre les réalités économiques et sociales, sentir les lieux : c'est une démarche précieuse pour construire un projet de vie cohérent, durable et apaisé.
Le Paraguay peut offrir de belles opportunités, mais il le fait à son rythme. Ce rythme est une école de patience, d'humilité et d'intuition, que chacun peut choisir d'épouser… ou non.

Il faut le dire avec honnêteté : si vous prévoyez de rester au Paraguay sur le long terme, il sera probablement nécessaire, à un moment donné, de créer une activité professionnelle. Le salariat local offre rarement une rémunération suffisante pour maintenir un niveau de vie confortable — les salaires moyens tournant autour de 300 euros par mois. Il devient donc essentiel de réfléchir à la création d'un commerce ou d'une entreprise.
Cela implique, bien sûr, d'avoir un minimum de ressources financières au départ. S'installer, observer, s'adapter, puis lancer un projet demande du temps, de l'énergie et une certaine stabilité économique. Sans cette base, les obstacles peuvent s'accumuler rapidement. Surtout au Paraguay

Il est fortement conseillé de rester dans un domaine que vous maîtrisez déjà. Changer de pays, c’est déjà un immense défi : nouvelle culture, nouvelle langue, nouvelle logique de fonctionnement. Y ajouter un projet professionnel totalement inédit peut rendre l’ensemble beaucoup plus complexe, voire décourageant.

Il est donc sage de prendre un temps raisonnable d’observation et de préparation avant de se lancer. Certains projets peuvent sembler prometteurs, mais se heurter à des réalités inattendues. Cela ne signifie pas que vous n’y arriverez pas, mais simplement qu’il faudra ajuster, corriger, apprendre et ajouté d'autres corde a votre arc. Pour que les premiers temps plusieurs activité en face une complète !

Car il faut le souligner : un business met du temps à démarrer, et encore plus à atteindre une forme de stabilité au Paraguay .Il faut souvent plusieurs mois, voire plusieurs années, pour qu’il trouve son rythme. Et pourtant, ceux qui persévèrent finissent souvent par voir leur projet s’épanouir. Quand une activité commence à fonctionner au Paraguay, elle peut durer très longtemps. La fidélité des clients, le bouche-à-oreille, la constance sont de puissants alliés ici.
Enfin, si dans les premiers mois vous avez parfois songé à abandonner, ne vous en blâmez pas. C’est normal. Beaucoup passent par là. Cela ne préfigure en rien l’échec futur. Au contraire, ce sont souvent ces doutes et ces moments difficiles qui forgent la solidité d’un projet.
Le Paraguay ne vous demandera pas de réussir vite, mais de vous installer profondément, humblement, et patiemment. Et c’est peut-être cela, sa plus belle école.

Loin du tumulte médiatique, ce pays semble vivre selon une autre vérité du monde, où les mots perdent parfois leur pouvoir devant le silence des grands arbres, où la terre rouge vous colle aux semelles comme un rappel que tout vient de là — du sol, du local, du lent. On n’est pas productif ici : on est présent.

Et si c’était ça, le vrai progrès ? Réapprendre à habiter le temps plutôt qu’à le remplir ? En ce sens, le Paraguay n’est pas un pays en retard : il est en résistance. Il n’offre pas une modernité éclatante, mais une sorte d’humanité ancienne, encore intacte.

En conclusion !

Vers un futur en équilibre : la rencontre des trois mondes

Notre époque, en quête de repères et de sens, semble tiraillée entre trois grands pôles de l’expérience humaine : le monde primaire, enraciné dans la nature et les besoins fondamentaux ; le monde spirituel et religieux, source de transcendance et de quête intérieure ; et le monde scientifique et mathématique, pilier de la rationalité et du progrès matériel.

Pendant longtemps, ces trois dimensions ont été opposées, voire mises en concurrence. Mais peut-être est-il temps de les réconcilier, de leur offrir un espace commun, un promontoire d’équilibre, d’où envisager l’avenir avec plus de sagesse.

Le monde primaire, souvent associé au passé, n’a rien perdu de sa valeur. Il nous rappelle notre lien vital à la terre, au corps, au rythme du vivant. Il nous enseigne la patience des saisons, la simplicité des besoins, la beauté des choses vraies. Ce monde-là, parfois méprisé, est pourtant la base sur laquelle tout repose.

Le monde spirituel et religieux, quant à lui, dépasse les dogmes pour rejoindre une aspiration universelle : celle de se relier à plus grand que soi, de chercher une lumière intérieure, de nourrir l’âme autant que le corps. Il est le souffle, l’intuition, la présence invisible qui oriente notre marche. Il ne doit pas fuir le monde, mais l’habiter autrement, avec compassion et profondeur.

Enfin, le monde scientifique et mathématique est un outil puissant, une merveille d’intelligence humaine. Il nous permet de comprendre, de construire, d’anticiper. Mais s’il est isolé des deux autres, il peut devenir froid, rigide ou même dangereux. Il a besoin d’éthique, de cœur et de sens pour servir l’humain, et non l’asservir.

Un futur en équilibre naît quand ces trois mondes ne se nient plus, mais s’écoutent. Quand le cultivateur respecte la terre, le chercheur s’interroge sur l’impact de ses découvertes, et le mystique garde les pieds dans le réel. C’est ce croisement-là qui peut fonder une société plus juste, plus lucide et plus durable.

Peut-être est-ce cela que certains cherchent en venant vivre autrement, dans des lieux plus simples, plus lents, comme le Paraguay ou ailleurs : un retour à l’essentiel, un recul, une synthèse vivante. Non pas un repli, mais une reconstruction. Une chance de se remettre à l’écoute de ces trois voix intérieures qui, ensemble, forment une sagesse.

Le monde de demain ne sera ni technologique seul, ni mystique seul, ni rural seul. Il sera un pont entre ces réalités, une terre d’équilibre, où chacun pourra marcher plus librement.

Doucement mais sûrement : s’installer et réussir au Paraguay

(Ce texte n’a pas pour but de créer des polémiques ni de lancer des débats qui fâchent , ni de vendre quoi que ce soit ! C’est simplement un conseil sincère : au Paraguay, il faut avancer doucement. Plus vous allez vite, plus cela vous coûtera cher, plus cela se compliquera, et plus vous risquez de vous créer des problèmes inutiles. Ne créez pas de jalousie inutile avec les étrangers ou les habitants locaux en affichant trop rapidement votre argent ou votre capacité à en avoir. Ou votre empressement a le dépenser)

En bas de l'article, le lien vers notre site gratuit et bienveillant pour expatriés et touristes au Paraguay.

S’installer au Paraguay demande avant tout du temps

C’est un pays où rien ne sert de courir : il faut accepter de se poser, d’observer et de laisser les choses se faire à leur rythme.

? Le temps administratif

Quand vous arrivez, prévoyez de la patience :

Environ trois mois pour obtenir la résidence, au mieux.

Encore un mois pour recevoir votre carte d’identité.

Parfois un à trois mois supplémentaires pour que votre numéro de cédula entre dans le registre du pays.b(cela peut retarder par exemple l'ouverture d'un compte bancaire ou autre)

En réalité, il faut presque une année entière pour régler vraiment tous les aspects de votre installation : trouver un lieu de résidence, gérer les démarches administratives, surtout ouvrir un compte bancaire international (ce qui, pour être honnête, peut s’avérer un vrai parcours du combattant) et réussir à faire venir votre argent. Même acheter une voiture en bon état peut devenir un défi important.

Pendant ce temps, vous aurez aussi l’occasion de comprendre le Paraguay en profondeur : ses habitudes, son rythme, ses règles non écrites et la façon dont les choses avancent dans le pays.

? Une année pour comprendre où vous allez

Il faut donc un budget conséquent.

Arriver avec seulement 20.000 euros de réserve peut vraiment compliquer la vie (c’est possible, certains l’ont fait, mais c’est difficile).

Je pense qu’il faut :

Minimum 20.000 euros la première année avec les frais d’immigration et d’installation,

20.000 euros supplémentaires pour lancer un projet,

Et 20.000 de réserve pour la deuxième année.

Pendant cette première année, vous pouvez commencer à regarder autour de vous, tester des idées et sentir les opportunités.

Mais ne vous précipitez pas : c’est une année d’observation, d’adaptation et de compréhension.

Malheureusement, ceux qui vont trop vite en paient souvent le prix fort. Ce n’est pas une généralité, mais un exemple qui se répète souvent !

Pour ceux qui ne sont pas retraités ou rentiers et qui doivent créer leurs revenus ici, il est important de comprendre une chose simple :

? Vous ne voulais pas travailler ici pour 300 dollars par mois.

Vous allez devoir créer votre propre activité, votre propre entreprise.

?? Monter une entreprise au Paraguay

Contrairement à beaucoup d’idées reçues, monter une entreprise au Paraguay est simple :

Peu de documents

Une fiscalité très accessible (10 % d’imposition)

Une bureaucratie légère

Une grande liberté pour entreprendre

Il existe ici des milliers de petits business très sains et accessibles, surtout si on prend le temps de comprendre la zone où l'on vit.

Faire un travail simple, mais dans les règles, avec une finition impeccable et un vrai suivi, peut payer sur le long terme.

? Louer avant de se lancer

Le conseil le plus important :

? Ne perdez pas votre argent en achetant une maison trop vite.

Les maisons sont souvent très chères, alors que les loyers – hors Asunción – sont si bas qu'il faudrait parfois 40 ans pour amortir l'achat d'une maison.

Louer vous permet :

De ne pas immobiliser votre capital,

De changer rapidement de quartier si le bruit, les motos ou la musique ne vous conviennent pas,

D'apprendre où vous vous sentez vraiment bien.

? Trouver votre endroit, votre idée

Prenez le temps de choisir :

Un quartier tranquille,

Un village qui vous correspond,

Un endroit où une idée de business peut prendre racine.

Ici, les opportunités apparaissent vite si vous êtes patient et bien entouré.

Pourquoi, il vaut mieux placer sont argent en banque au Paraguay .les premiers temps et profitez des intérêts par mois pour vivre et tous payer plutôt que acheté tous de suite

Si tu vis au Paraguay, avec une cédula et un compte bancaire bien ouvert, tu as accès à quelque chose qui n’existe presque plus ailleurs :

des taux garantis entre 10,5 % a 10,85 % dans des banques classiques, via les CDAT (dépôts à terme) jusqu’à 5 ans.

Ce sont des taux fixes, garantis pour toute la durée du placement.

L’option simple : bloquer 1 a 5 ans en guaranís,(minimum 1 ans max 5 ans) la banque te transfère sur t'on compte chaque mois les intérêts divisé en douze de l'année

Aucun changement de tot possible une fois le contrat signé

aucun impôt sur la plus-value ou autre

Et l’immobilier ?

Au Paraguay, acheter un bien peut vite devenir une aventure :

délais hasardeux,

finitions imprévisibles,

travaux en plus,

complications administratives,

contrats parfois flous.

Spéculation inutile et augmentation artificielle et inutile du prix de l'immobilier

? Le début : lent mais normal

Acceptez que les premiers mois seront modestes.

Vous devrez peut-être tester un ou deux projets en parallèle pour voir lequel fonctionne le mieux.

Et c’est normal :

La première année, vous gagnez peu.

La deuxième, ça commence.

La troisième, ça décolle vraiment.

Le Paraguay récompense ceux qui avancent doucement, avec respect et patience.

Idées de métiers et business qui marchent en général Paraguay

Oui ???? il n'y a pas que l'immobilier et l'accompagnement à la résidence lol

? Métiers manuels et commerciaux qui ont une grande chance de réussir, s’ils sont faits dans les règles de l’art par des professionnels :

Auto & mécanique : réparation voitures/motos, carrosserie, pièces détachées

Construction & rénovation : maçon, peintre, électricien, plombier, menuisier, soudeur

Rénovation et maintenance immobilière : finitions, plomberie, électricité

Jardinage & espaces verts : entretien, irrigation, aménagement paysager

Services pratiques : ménage et garde de maison, pressing, garde d’animaux, entretien Airbnb et gestion de patrimoine

Cuisine & alimentation : boulangerie, pâtisserie, restaurant, traiteur, food truck, produits importés

Hébergement & tourisme : gîte, chambres d’hôtes, circuits touristiques

Production artisanale : bière, fromage, pain de qualité ,tous produits de qualité

Climatisation & froid, systèmes d’eau, pompes

Petites importations : produits européens ou innovants

Crèches privées / activités pour enfants

Il y a énormément d’opportunités au Paraguay pour ceux qui s’y prennent lentement, intelligemment et avec sérieux.

? Conclusion

Au Paraguay, le succès ne dépend pas seulement de votre projet ou de vos compétences, mais aussi de votre capacité à vous intégrer et à créer des liens dans la communauté.

Prenez le temps de connaître les habitants, de respecter les coutumes locales et de vous faire connaître progressivement.

Commencer petit, être fiable et sérieux, et développer votre activité en collaboration avec votre entourage permet de gagner confiance et soutien.

Votre réseau social devient alors un véritable atout, vous protégeant des difficultés et vous offrant des opportunités durables pour votre projet.

L’Espagnol : votre passeport pour le Paraguay

Apprendre l’espagnol, et vite, n’est pas une option : c’est votre meilleur investissement.

C’est la preuve de respect qui transforme un étranger en un voisin de confiance.

Le secret pour un accueil chaleureux ? Quelques mots de Guarani.

Un simple « Mba’eichapa ? » (Comment allez-vous ?) ou un « Aguije » (Merci) vous ouvrira des sourires et des cœurs bien plus vite qu’un long discours.

S’expatrier au Paraguay : entre illusions, erreurs et transformation intérieure

S’expatrier au Paraguay : entre illusions, erreurs et transformation intérieure

Petite réflexion personnelle sur l’expatriation au Paraguay, basée sur mon expérience et mon observation , pendant 25 ans de voyage et d'expatriation dans plus de 17 pays
Chacun aura bien sûr son propre parcours et son regard sur ces questions.

Et si je me permets d’en parler, c’est simplement parce que la plupart de ces erreurs… je les ai faites moi-même, une par une. ?

Et si Les expatriés très critiques du Paraguay ce. Sente concernés, j'en suis désolée !

Oui l'intelligence artificielle et ma secrétaire , oui le texte et de Moi . Mais corrigé et sans fautes ou presque .chose que je suis incapable de faire

Préambule

Quand on choisit de vivre dans un pays avec moins de règles, moins de contrôles et moins d’impôts, il faut aussi accepter ce qui va avec : des infrastructures parfois moins développées, des routes en mauvais état, une administration moins structurée, des normes moins strictes, etc. C’est un ensemble. On ne peut pas vouloir la liberté d’un système plus léger et exiger en même temps le niveau d’organisation d’un État très réglementé comme en Europe.

C’est là un des paradoxes des immigrés : ils partent pour la liberté et réclament ensuite les chaînes sans même s’en rendre compte.

L’immigration et sa réussite dépendent énormément du recul que l’on a sur sa propre vie et sur le monde extérieur.

Mais surtout de la prise de distance avec notre pays d’origine et son fonctionnement. Et également de l’éloignement vis-à-vis de ce cadre très structuré qui organise toute une existence autour de sécurités permanentes : l’hôpital à proximité, l’assurance maladie, la retraite, les aides sociales, les normes, les garanties, les protections.

Ce système apporte énormément de confort mais il façonne aussi une manière de penser le monde : on finit par croire que tout doit fonctionner selon ce modèle.

Quand on choisit de vivre ailleurs, avec la part d'incertitude qui l'accompagne inévitablement, la perspective change profondément.

Car il existe toujours un équilibre. Moins d'impôts signifie souvent moins d'infrastructures. Moins de contrôle signifie parfois moins d'organisation. Moins d'État signifie aussi davantage de responsabilité individuelle.

Cette prise de recul ne vient pas seulement avec les idées. Elle arrive avec le temps, avec l'éloignement, avec l'expérience. Elle apparaît lorsque l'on s'écarte des peurs structurantes du monde moderne : la peur permanente du risque, la dépendance aux systèmes, la conviction que tout doit être garanti.

Introduction

Ces réflexions posées, voyons maintenant comment l'expatriation se vit concrètement et comment différents profils d'immigrés se comportent au Paraguay.

Pour cela, prenons un peu de philosophie, qui sert justement à prendre du recul, observer les choses dans leur ensemble et comprendre que la réalité humaine ne se réduit jamais à un seul récit.

Car vivre ailleurs, vraiment ailleurs, ce n'est pas simplement changer de pays. C'est reconnaître que les repères évoluent, que certaines choses sont meilleures et d'autres moins favorables. C'est comprendre la complexité du réel, les vérités d'un pays qui ne sont pas les nôtres mais qui fonctionnent pourtant très bien. Car ce pays ne nous a pas attendus pour exister et avancer.

C'est là que le changement opère : découvrir qu'il existe d'autres vérités ou d'autres façons de faire, et constater que cela fonctionne aussi très bien.

Il faut apprendre à l'accepter. Et encore mieux : s'en enrichir. Il faut s'interroger sur sa propre position, son propre parcours et la distance réelle que l'on a prise avec le système qui nous a façonnés.

Et chercher sa nouvelle vérité ou sa nouvelle manière d'être.

Voilà toute la richesse de l'immigration.

Les trois visages de l'expatriation

Les parcours d'immigration suivent souvent des étapes qui se ressemblent.

1 : Quand les attentes deviennent des déceptions et que les épreuves semblent un calvaire

L'arrivée dans un nouveau pays confronte souvent à la réalité. Ce que l'on imaginait simple ou parfait peut s'avérer plus compliqué. Ces moments sont naturels et font partie de l'apprentissage.

2 : Quand on accumule les erreurs, jusqu'à ce qu'elles nous montrent le chemin du vrai changement

On croit parfois savoir ce que l'on veut, et pourtant nos choix nous conduisent ailleurs. Les erreurs, loin d'être des échecs, deviennent des enseignements précieux et révèlent ce qui compte réellement.

3 : Quand l'adaptation devient un mode de vie et que le changement devient un art

Avec le temps et la patience, le pays et ses différences se révèlent comme un terrain de transformation personnelle. Comprendre, s'ajuster, évoluer… et petit à petit, l'expérience devient enrichissante et harmonieuse.

Les différents profils d'immigrés

(Les mots ont leur importance. Beaucoup se disent expatriés, mais nous restons avant tout des immigrés. Moi le premier. Reconnaître cela, c'est rester humble face au pays qui nous accueille et à sa culture.)

Les aventuriers

Ceux qui viennent par curiosité, par goût du monde et pour vivre autrement. Ils sont motivés par la découverte et l'expérience personnelle, et leur présence enrichit la diversité des regards.

Les chercheurs de nouveau départ ou Plan B

Ceux qui quittent leur pays parce qu'ils n'y trouvent plus leur place. Ils savent ce qu'ils ne veulent plus, mais cherchent encore ce qu'ils souhaitent vraiment. Leur parcours est une recherche, une exploration de soi à travers un nouvel environnement.

Les calculateur
Ceux qui s'installent au Paraguay en vue de
profiter d'avantages supposés — faible fiscalité, coût de la vie, liberté administrative. Ils cherchent souvent à créer rapidement des opportunités professionnelles, travailler à distance, investir ou accompagner divers projets immobiliers et immigration. Leur approche repose sur la recherche d'efficacité et de bénéfices personnels, tout en naviguant au mieux dans les règles et obligations locales.

Quand les certitudes rencontrent la réalité

Certains arrivent dans un nouveau pays avec beaucoup de certitudes et d'attentes. Ils savent déjà comment les choses devraient fonctionner et souhaitent souvent reconstruire rapidement leur environnement de vie.

Ils pensent savoir comment bâtir une maison, organiser un terrain ou même structurer certaines activités.

Le problème, c'est que ces certitudes ont été construites ailleurs : dans un autre pays, avec un autre climat, une autre histoire et une autre manière de penser la société.

Alors ils avancent en appliquant les méthodes qu'ils connaissent déjà.

Et lorsque la réalité résiste, ils insistent encore davantage. Un peu comme quelqu'un qui se bat contre des moulins à vent : plus il pousse, plus le vent lui revient au visage.

Prenons un exemple simple : la maison idéale. Celle qui fonctionnerait très bien en Europe. Mais ici, la pluie peut être plus intense, les terrains peuvent être inondables, les sols demandent d'autres précautions et les constructions doivent parfois être pensées différemment.

Ce qui semblait être une excellente idée ailleurs peut devenir une erreur ici.

Lorsque les certitudes rencontrent trop de résistance, la frustration peut apparaître.

Et parfois, pour éviter de remettre en question ses choix, il devient plus simple d'accuser le pays, les habitants ou le système.

Pourtant, vivre ailleurs demande souvent un déplacement plus profond que le simple changement de lieu.

Cela demande aussi de déplacer son regard.

Car l'immigration n'est pas seulement une aventure géographique.

Elle est aussi, très souvent, une aventure intérieure.

Chapitre 2 : La vérité et la remise en question

La vérité a quelque chose d'exigeant. Elle oblige chacun à se regarder en face. Et par les temps qui courent, elle provoque souvent des réactions vives : critiques, tensions, parfois même de la colère.

Pourtant, la vocation profonde de la vérité n'est pas de diviser, mais d'éclairer. Au fond, elle devrait être un chemin vers davantage de compréhension et, peut-être, vers davantage d'humanité entre les personnes.

Dans le parcours de l'immigration comme dans la vie en général, une question simple finit toujours par se poser : que faisons-nous réellement ici ?

D'où venons-nous, bien sûr, mais surtout avec quelle distance par rapport à notre passé ? Quel regard portons-nous sur ce que nous avons quitté ? Et surtout, quelle place sommes-nous capables de construire dans le présent ?

Car s'installer dans un autre pays ne consiste pas seulement à changer de décor. Cela demande aussi un travail intérieur : comprendre ce que l'on cherche, ce que l'on veut bâtir, et quelle philosophie de vie guide nos choix.

Certains vivent cela comme une sorte de laboratoire permanent de réflexion. Un espace où se croisent le travail, les rencontres, les discussions, les idées et l'expérience du moment présent.

Un lieu où la vie quotidienne devient aussi un terrain d'observation du monde et de soi-même.

Dans cet esprit, vivre ailleurs peut devenir un équilibre assez simple : travailler, partager, réfléchir, profiter de l'instant… tout en gardant la capacité de se poser des questions.

Car philosopher, au fond, n'est rien de très compliqué. C'est simplement rester curieux : curieux du monde, curieux des autres, et peut-être surtout curieux de soi-même.

Et cette curiosité suppose une forme d'humilité. Car personne ne détient la vérité complète. Comme le suggérait déjà Socrate il y a plus de deux millénaires, la première forme de sagesse consiste peut-être simplement à reconnaître ce que l'on ne sait pas encore.

Ainsi la vie devient une succession d'expériences, d'observations et d'échanges.

Parfois ces questionnements dérangent. Non pas parce qu'ils cherchent à provoquer, mais parce que la réflexion a toujours eu cette particularité : elle bouscule les certitudes.

Et pourtant, c'est souvent dans ces moments d'inconfort intellectuel que naissent les compréhensions les plus profondes.

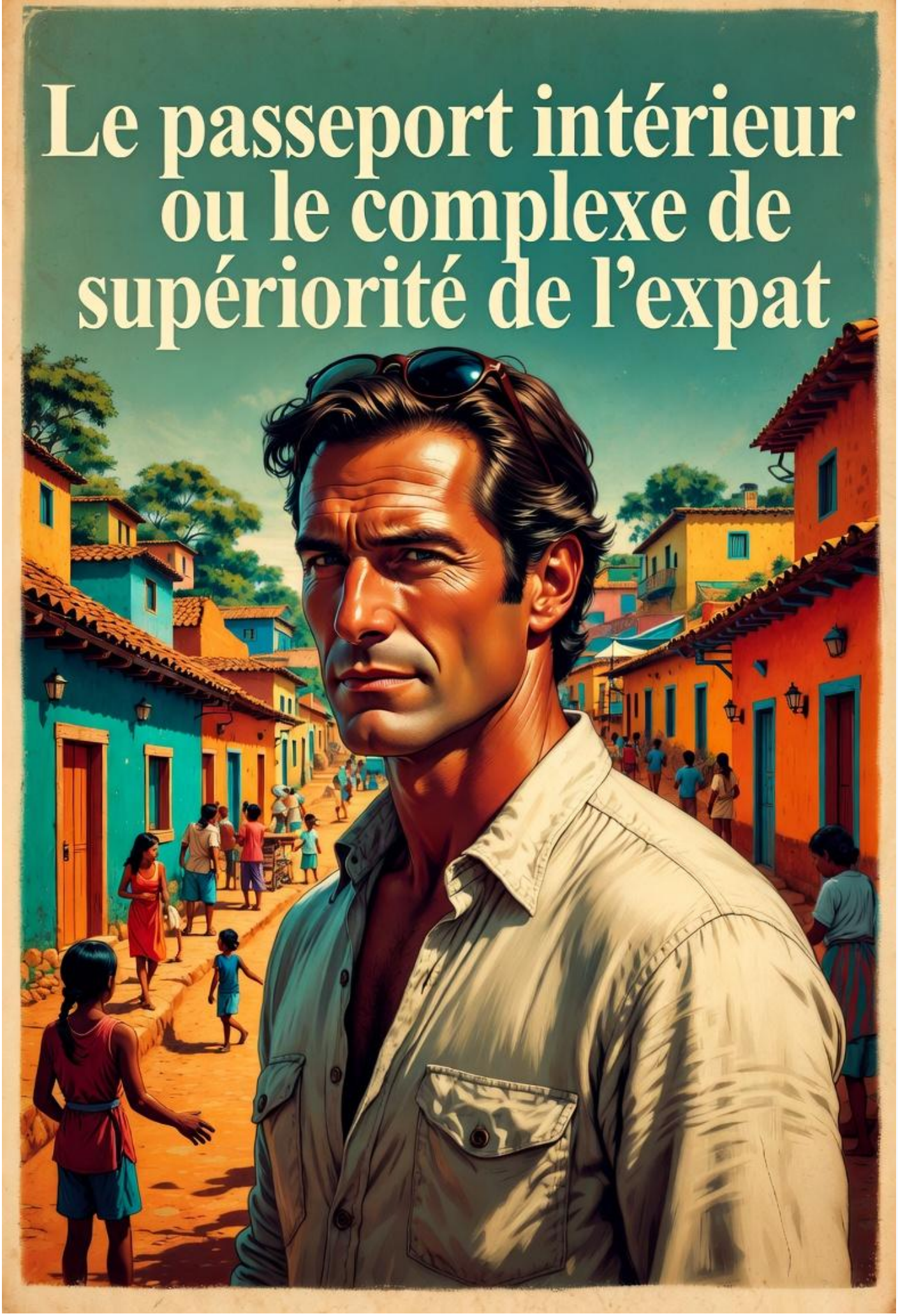
Car chercher la vérité, même imparfaite, reste sans doute l'une des manières les plus simples de continuer à apprendre à vivre.

En conclusion :
Chacun a son propre parcours, et chaque expérience est précieuse. Il n'existe pas de recette miracle, seulement des expériences à vivre pleinement.
Le choix qui nous revient est simple : considérer les difficultés comme des leçons, en tirer des enseignements et évoluer. Et surtout, profiter pleinement de cette nouvelle vie avec bonheur


Arrivée au Paraguay
BIENVENIDO
CHAOS
2 km
MES ÉCHECS & APPRENTISSAGES
Plan raté
Erreur!
Oups!
Leçon apprise!
L'ART DE L'ADAPTATION
Tranquilo!
Todo bien!

Le passeport intérieur ou le complexe de supériorité de l'expat

Le passeport intérieur ou le complexe de supériorité de l'expat



Réflexion sur l'aveuglement de celui qui s'expose sans se rendre compte de sa mentalité et la condition du gringo perpétuellement spolié, cet expat qui ne se voit pas, ce gringo qui ne comprend pas pourquoi on le punit d'être ce qu'il refuse de voir.

Il y a une figure que chaque pays en développement connaît, et nomme à sa façon : l'étranger venu d'ailleurs, qu'on appelle ici le gringo, et qui porte sur lui, où qu'il aille, une sorte de marque invisible. Ce n'est pas seulement sa maison, achetée ou louée dans les beaux quartiers (ou une des meilleures locations du village ou de la ville) ni sa voiture neuve ou simplement récente, qui le désignent — c'est son origine même, qui fait de lui, dans l'esprit de beaucoup, un portefeuille permanent, une rente qu'il est presque légitime de prélever.

Car il y a une justice populaire, informelle et muette, qui se dit : celui-là a tant, et nous si peu ; qu'il paie, d'une façon ou d'une autre, ce que le monde ne lui a jamais demandé de mériter. Le gringo n'est donc pas seulement victime de son imprudence — il est victime d'un rôle qu'on lui a assigné avant même qu'il n'ouvre sa porte. On juge si souvent les gens sur ce qu'ils montrent avant de les juger sur ce qu'ils font ; ici, c'est l'apparence seule, celle de la richesse supposée, qui suffit à fonder la sentence.

Mais il y a, derrière cette apparence, quelque chose de plus profond encore, et qu'il faut nommer sans détour : beaucoup de ceux qui s'installent ainsi préfèrent se dire "expatriés" plutôt qu'"immigrés", comme si le mot seul suffisait à les placer au-dessus de ceux qu'ils côtoient désormais. Ce n'est pas un hasard de vocabulaire. C'est un petit aveu, glissé sans qu'on s'en rende vraiment compte, d'une conviction plus large : celle qu'on reste, où que l'on aille, d'une essence un peu supérieure à celle du pays qui nous reçoit. On garde ses habitudes, son regard, ses certitudes, comme on garderait un passeport dans une poche intérieure — toujours prêt à rappeler, au moindre désagrément, qu'on n'est pas vraiment d'ici, qu'on n'a pas vraiment à s'adapter, et que c'est plutôt au pays de mériter notre présence.

Cet ego-là ne se voit jamais lui-même. Il se croit ouvert, voyageur, curieux — et il l'est peut-être, en surface. Mais au fond, il n'a rien remis en question : ni ses réflexes, ni ce sentiment tenace d'avoir raison, ni l'idée que sa façon de vivre, de construire, de se tenir, est tout simplement la meilleure, et que les autres feraient bien de s'en inspirer. On peut vivre vingt ans dans un pays sans jamais vraiment y être entré, si on n'a jamais accepté d'y être, même un peu, transformé.

Le paradoxe, alors, ne s'arrête pas à la spoliation. Car si le gringo est condamné par avance, il n'est pas pour autant innocent dans l'usage qu'il fait de cette condamnation : quand il s'étonne d'être volé, quand il maudit la terre qui l'a reçu, il oublie qu'il a, lui aussi, sa part dans cette mécanique — non par ce qu'il a fait de mal, mais par ce qu'il a refusé de comprendre. Il ne voit pas qu'il n'est plus seulement une personne dans ce pays, mais un symbole ambulant, et que les symboles, contrairement aux personnes, n'inspirent jamais la pitié — seulement le calcul.

Il y a donc deux aveuglements qui se répondent, et ni l'un ni l'autre n'a toute la raison. L'habitant ne voit parfois que le symbole, et oublie l'homme. L'étranger ne voit pas toujours le symbole qu'il est devenu, ni l'ego qui l'y a conduit. Chacun a sa part à faire, sa propre bienveillance à cultiver — l'un pour accueillir sans juger d'avance, l'autre pour s'intégrer sans se croire au-dessus. Ce n'est qu'en se regardant ainsi, comme deux êtres et non comme deux fonctions, que le malentendu peut enfin s'apaiser.

Pour bien me faire comprendre, je vais vous donner un exemple. Prenons celui qui achète, pour quelques milliers d'euros, plusieurs lots de terrain dans ces lotissements de gens modestes (à 300 ou 450 mètres carrés le lot) où vivent les gens simples du pays. Il y construit une maison deux fois plus grande que toutes les autres, fait venir une voiture neuve que personne, alentour, n'a jamais possédée, mais rêve d'avoir. Deux ans passent, et il ne parle presque pas la langue du pays ; il ne dit presque jamais bonjour à ses voisins ; il ne connaît personne, n'a tissé aucun lien, aucune part d'intégration, restant entre gringos, vivant à l'européenne au milieu d'un monde qu'il n'a jamais vraiment rejoint. Et puis vient le jour où, parti en vacances, il rentre pour constater que des objets ont disparu (au grand malheur indigne, il s'est fait voler), on a profité de son absence, et personne, autour de lui, n'a rien vu ni rien dit — et il se pose en pauvre victime d'un pays ingrat.

Il n'a peut-être pas compris ceci : s'il s'était installé avec douceur, s'il avait choisi un terrain à sa juste mesure plutôt qu'à la mesure de son orgueil, bâti une maison qui ne dépasse pas celles de ses voisins, appris quelques mots de leur langue, salué chaque matin ceux qui vivaient près de lui — alors il se serait peu à peu incorporé à ce monde, au lieu d'en rester le spectateur étranger et superbe. Et ce petit désagrément, peut-être, ne lui serait jamais arrivé. Car on ne protège pas une maison par des murs plus hauts, mais par des voisins qui, vous connaissant, vous tiennent pour l'un des leurs.

The Inner Passport or The Expat's Superiority Complex

Reflection on the blindness of one who exposes himself without realising his own mindset, and on the condition of the perpetually plundered gringo – that expat who cannot see himself, that gringo who cannot understand why he is punished for being what he refuses to see.

There is a figure that every developing country knows, and names in its own way: the foreigner from elsewhere, called here the gringo, who carries upon himself, wherever he goes, a kind of invisible mark. It is not only his house, bought or rented in the finest neighbourhoods (or one of the best rentals in the village or town), nor his new or merely recent car, that singles him out – it is his very origin, which makes of him, in the minds of many, a permanent wallet, a rent that it is almost legitimate to levy.

For there is a popular justice, informal and silent, which says to itself: that one has so much, and we so little; let him pay, in one way or another, for what the world has never asked him to deserve. The gringo is therefore not merely a victim of his own carelessness – he is a victim of a role assigned to him even before he opens his door. People are so often judged on what they show before being judged on what they do; here, it is appearance alone, that of supposed wealth, which suffices to ground the sentence.

But behind this appearance, there is something deeper still, and it must be named without evasion: many of those who settle in this way prefer to call themselves "expats" rather than "immigrants", as if the word alone were enough to place them above those they now rub shoulders with. This is no accident of vocabulary. It is a small admission, slipped in without one really noticing, of a broader conviction: that one remains, wherever one goes, of an essence slightly superior to that of the country that receives us. One keeps one's habits, one's gaze, one's certainties, as one would keep a passport in an inner pocket – always ready to remind, at the slightest inconvenience, that one is not really from here, that one does not really have to adapt, and that it is rather for the country to deserve our presence.

That ego never sees itself. It believes itself open, travelled, curious – and perhaps it is, on the surface. But deep down, it has questioned nothing: neither its reflexes, nor that persistent feeling of being right, nor the idea that its

way of living, building, conducting itself, is simply the best, and that others would do well to take inspiration from it. One can live twenty years in a country without ever truly having entered it, if one has never accepted being, even slightly, transformed by it.

The paradox, then, does not stop at plunder. For if the gringo is condemned in advance, he is not for all that innocent in the use he makes of this condemnation: when he is astonished at being robbed, when he curses the land that received him, he forgets that he too has his part in this mechanism – not through anything he has done wrong, but through what he has refused to understand. He does not see that he is no longer merely a person in this country, but a walking symbol, and that symbols, unlike persons, never inspire pity – only calculation.

There are therefore two blindnesses that answer each other, and neither has all the reason on its side. The local sometimes sees only the symbol, and forgets the man. The foreigner does not always see the symbol he has become, nor the ego that led him there. Each has his own part to play, his own goodwill to cultivate – the one to welcome without judging in advance, the other to integrate without believing himself above. It is only by looking at each other thus, as two beings and not as two functions, that the misunderstanding can finally be eased.

To make myself properly understood, let me give you an example. Take the man who buys, for a few thousand euros, several plots of land in those housing developments of modest people (plots of 300 or 450 square metres) where the simple folk of the country live. He builds there a house twice as large as all the others, brings in a new car that no one around has ever owned, but dreams of having. Two years pass, and he hardly speaks the language of the country; he almost never says hello to his neighbours; he knows no one, has woven no ties, no share of integration, staying among gringos, living the European way in the midst of a world he has never truly joined. And then comes the day when, having gone on holiday, he returns to find that objects have disappeared (to his great indignant misfortune, he has been robbed), advantage has been taken of his absence, and no one around him has seen or said anything – and he presents himself as the poor victim of an ungrateful country.

Perhaps he has not understood this: if he had settled in gently, if he had chosen a plot of the right measure rather than one to match his pride, built a house that did not surpass those of his neighbours, learned a few words of their language, greeted each morning those who lived near him – then he would have gradually become part of that world, instead of remaining its foreign and haughty spectator. And that small inconvenience, perhaps, would never have happened to him. For one does not protect a house with higher walls, but with neighbours who, knowing you, hold you as one of their own.